

Vannes

ouest
france



+ Sports Ouest

1,10 € Lundi 27 janvier 2020

Service clients : votrecompte.ouest-france.fr

Tél: 02 99 32 66 66

Fondateur du Comité éditorial : François Régis Hutin

N° 22992 www.ouest-france.fr

Justice et Liberté

Il y a 75 ans, Auschwitz, n'oublions jamais



Reportage. Soixante-quinze ans exactement après la libération du camp de concentration d'Auschwitz, les habitants d'Oświęcim, en Pologne, mènent une vie tranquille, mais sans pour autant oublier les horreurs du passé.

Page 2 et en dernière page

Oswiecim, la ville normale aux portes de l'enfer

En allemand, son nom est Auschwitz. Soixante-quinze ans après la libération du camp d'extermination, le 27 janvier 1945, ses habitants vivent simplement. Sans oublier l'horreur du passé.



La place du marché d'Oswiecim.

Oswiecim. De notre correspondante

Avec sa place du marché et ses petites rues calmes, le centre-ville est plein de charme. À moins de 3 km, de l'autre côté de la rivière Sola, se trouve un portail qui porte la sinistre inscription *Arbeit macht frei* (le travail rend libre) et marque l'entrée du camp d'extermination nazi, libéré par les Russes un 27 janvier, il y a soixante-quinze ans.

« C'est une partie complètement différente de la ville, estime la souriante Ana, 32 ans, restauratrice. Il y a Auschwitz, le camp. Et Oswiecim, où les gens sont joyeux. C'est une ville qui gagne en dynamisme depuis une dizaine d'années. » Le

restaurant qu'elle vient d'ouvrir, rempli de familles venues goûter « les meilleures frites de la ville », n'est qu'à 600 m du camp.

Une ville « tout ce qu'il y a de plus normal »

« Oswiecim est une ville tout ce qu'il y a de plus normal. Le seul moment où elle ne l'a pas été, c'est quand il y a eu les camps nazis », explique Pawel Sawicki. Guide et responsable des réseaux sociaux du Mémorial d'Auschwitz, nom germanisé d'Oswiecim, il vit dans la commune de 40 000 habitants depuis huit ans.

Comment justement vit-on, si proche du plus grand cimetière juif du monde, où plus de 1,1 million de personnes sont mortes ? « Je suis née

ici, raconte Ana. Quand j'étais petite, mes profs, mes parents, mes grands-parents me parlaient sans arrêt d'Auschwitz. Mais on ne peut pas y penser tout le temps, sinon on deviendrait fous. » Alors elle dit n'y penser que lors des commémorations, comme celles qui se tiendront ce lundi. « Ici, la visite du Mémorial est obligatoire pour tous les élèves. Donc on sait tous ce qui s'est passé, c'est très important d'en être conscients. »

Pendant la guerre, la « zone isolée » d'Auschwitz-Birkenau occupait une surface de 40 km², toute proche de la ville. Le Mémorial, aujourd'hui, occupe 190 hectares au sol, mais un espace symbolique et émotionnel considérable. Pour Pawel Sawicki, « les

habitants d'Oswiecim comprennent qu'ils ont une certaine responsabilité. Il y a une quinzaine d'années, la mairie était contre le Mémorial, considéré comme quelque chose d'étrange et d'étranger, en bref, une source de problèmes. Mais ces arguments n'ont pas beaucoup porté. »

Même pour les guides, il peut être difficile de travailler dans un tel endroit. Mais, affirme Pawel Sawicki, « on s'habitue. Soit les guides craquent et démissionnent très vite, soit ils restent très longtemps. Ce qui nous fait tenir, c'est l'idée que l'on a une mission : l'éducation. »

Justine SALVESTRONI.

Pierre Graignic : « Je suis revenu de l'enfer... »

Démobilisé de l'armée de l'Air en juillet 1943, le Lorientais quitte Lyon et décide de rejoindre le maquis de Saint-Marcel. Arrêté, il est envoyé dans le camp de travail de Neuengamme, près d'Hambourg.

Témoignage

« Doucement les basses, en avant les barytons... » C'est sans doute son sens de l'humour, son optimisme qui a permis à Pierre Graignic de se relever des camps de travail nazis pendant la Seconde Guerre mondiale.

Le Lorientais, 100 ans, vit toujours dans sa maison où il nous a reçus pour réveiller ses souvenirs douloureux. L'occasion d'un message aussi à la jeune génération. « Il n'y a pas de Juifs, d'Arabes... il n'y a que des hommes de bonne volonté, confie Pierre. Il faut vivre en paix avec les bons principes de Georges Brassens, la poésie et la gaieté de Charles Trenet... »

De la prison au camp

Car Pierre est revenu de l'enfer. Ce sont ses mots, lorsqu'il a retrouvé sa mère et son frère, à Quimperlé en juin 1944, au terme de près d'un an de captivité et de travail forcé pour le compte de la Kriegsmarine, la Marine de guerre allemande.

Démobilisé en juillet 1943 de l'armée de l'Air française, il décide de rejoindre le maquis Saint-Marcel. « En chemin, près de Tours, avec deux autres camarades, on s'est retrouvés face à des Feldgendarmes. Nous étions pris. » Pierre passe par la prison de Tours, celle de Belfort avant de rejoindre le camp de Neuengamme, puis Wilhelmshaven.

« Je travaillais comme soudeur. »



Le Lorientais Pierre Graignic, 100 ans, a été déporté à Neuengamme et Wilhelmshaven entre août 1943 et mai 1944.

PHOTO : OUEST-FRANCE

Avec pratiquement rien à manger, et sous les coups lorsque « je n'allais pas assez vite. Une autre fois, je piquais du nez. J'ai pris des gifles ». Le repas ? Souvent un morceau de pain gros comme le poing. « Vers Noël, on a eu droit à quelques cigarettes. J'ai voulu les échanger contre un second bout de pain. J'ai été dénoncé. » Vingt-cinq coups de schlague... « Je ne me souviens pas

des coups. C'est seulement quand je me suis assis sur mon tabouret de découpeur au chalumeau... »

40 jours de marche !

Avril 1944, le camp est bombardé. Les prisonniers encadrés par des sentinelles allemandes prennent la route. « On a marché pendant 40 jours, sous les jets de mitraillettes, les bombardements. On man-

geait ce qu'on ramassait sur la route, des légumes tombés des voitures... » Dans ce cortège, Julien Palartic, un ami de Pierre. « Dès que je pouvais, je partageais avec lui. »

Le 8 mai, « nos « kapos » nous ont laissés. Nous étions libres. On s'est dirigés vers la gare. » Pierre pèse 30 kilos. Il a effrayé « un gars avec un colis de la Croix-Rouge qui a tout laissé tomber, il est parti en courant ». Avec son copain Julien, Pierre s'enferme dans les toilettes du train, « on a bâffé ! »

Avant de rentrer à Quimperlé, Pierre passe par la Suède. À Malmö, deux jeunes Suédoises prennent soin d'eux. « On a été lavé, passé au DTT, mis à nu. Et puis on a trouvé autant de vêtements qu'on voulait. Nous n'étions plus des déportés. Nous étions chemisés, cravatés, nous étions magnifiques. »

Le 24 juin, à la Saint-Jean, Pierre monte à bord d'un Dakota de l'armée de l'Air pour rejoindre Le Bourget. « Je suis passé par l'hôtel Lutetia à Paris, où passaient les déportés de retour. » Avant de retrouver les siens. « Au début, je criais la nuit. Mais j'ai vite retrouvé goût à la vie. En déportation, j'étais toujours positif. »

Il est devenu pilote commandant d'avion. Aujourd'hui, Pierre se préserve des actualités. « Je ne veux plus savoir, je veux vivre dans la gaieté de la musique. »

Delphine LANDAY.

« Travailler ensemble pour préserver la mémoire »

Disparitions des derniers déportés, baisse d'effectifs... À l'heure du 75^e anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz, les représentants, dans le Morbihan, des deux grandes fédérations d'anciens déportés résistants, dressent le même constat face aux difficultés à venir et veulent travailler ensemble.

Comment êtes-vous entrés dans ces différentes associations ?

Patrick Philbée : En tant qu'enfants de déportés résistants, nous avons reçu une éducation particulière. Gamins, nous participions déjà à des réunions, des événements, puis en grandissant on commence à rendre des services, à être impliqué plus ou moins directement.

Bruno Vigouroux : L'esprit d'entraide des camps a continué après 1945, entre les familles qui se côtoyaient. Même s'il y a eu scission (en 1950) pour des raisons politiques au sein des fédérations, nos pères étaient toujours copains.

Vos familles vous parlaient-elles de ce qu'elles avaient vécu ?

P.P. : Non. À leur retour en France, les déportés gênaient. Cela faisait un an que le pays avait été libéré. Il y avait un décalage, on ne les croyait pas. Les gens ne voulaient pas se rappeler des heures noires de la guerre... Mon père, résistant, avait été déporté dans le camp de concentration de Flossenbürg, à 20 ans. Il pesait 30 kg en ren-



Bruno Vigouroux, président de l'Union nationale des associations de déportés, internés et familles de disparus du Morbihan et Patrick Philbée, membre du bureau exécutif de la Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes.

PHOTO : OUEST-FRANCE

trant.

B.V. : Le mien à 38 ans pesait 43 kg à sa sortie du camp de concentration de Neuengamme, il ne pouvait plus avancer. On a su ce qu'il avait vécu parce qu'il en parlait avec d'autres déportés qui venaient lui demander de l'aide pour obtenir des pensions d'invalidité. Puis, tout au long de sa vie, par des détails, des paroles...

P.P. : Par exemple, il y avait toujours une assiette supplémentaire en bout de table à la maison.

Quel est le rôle de vos associations aujourd'hui ?

B.V. : Nous menons, non pas un devoir, mais un travail de mémoire.

On ne peut pas oublier le nazisme, cette idéologie à combattre. Ça ne reviendra pas mais les répressions concentrationnaires continuent insidieusement.

P.P. : Nous continuons à raconter la spécificité de la déportation. Nos deux fédérations travaillent sur la déportation de répression. Nos pères ont été déportés parce qu'en tant que résistants – la Résistance a été importante en Bretagne – ils étaient considérés comme des terroristes par les autorités allemandes.

Quelles difficultés rencontrez-vous ?

P.P. : Les déportés disparaissent, les

familles, les veuves et les veufs vieillissent aussi, les enfants et petits-enfants ne se sentent pas tous concernés pour reprendre le flambeau... Les effectifs des associations baissent, le nombre d'abonnés à nos publications également.

Comment préserver la mémoire de la déportation sans témoins ?

B.V. : Nous, on ne peut pas témoigner, il n'y a que les déportés qui le peuvent. On peut seulement raconter. Il faut continuer à faire voir les camps, à diffuser largement le souvenir de la déportation car malheureusement, les gens ne savent plus à quoi correspondent les dates des événements.

P.P. : Pour préserver la mémoire et pour la survie de nos associations, nous devons faire abstraction des scissions qui ont eu lieu, mener des actions communes. Proposer des supports différents pour passer cette mémoire, comme des bandes-dessinées, des enregistrements... Les archives de la Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes (FNDIRP) sont riches, il faut les conserver et les faire vivre.

Recueilli par
Marie MERDRIGNAC.

Le Mémorial de la Shoah garde une trace des déportés

Reportage. Tous les mardis, le Mémorial accueille les familles qui souhaitent déposer leurs archives, papiers, lettres ou photos. Documents qui témoignent du sort des juifs pendant la guerre.

Les deux sœurs ont posé sur la table une pile épaisse de vieux papiers. Des documents officiels, des photos, des lettres... Sandra en a extrait deux cartes d'identité d'un autre âge. Même nom, même photo : Juliette Alexandre, née le 7 mai 1920, à Caen. « C'est notre grand-mère », précise Cécile. Le premier document porte la mention « Juif », tamponnée en rouge. Rien de tel sur l'autre : c'est un faux.

En 1942, Juliette Alexandre vivait cachée, avec sa famille, à Font-Romeu (Pyrénées-Orientales), lorsque les Allemands ont débarqué. « Ils ont probablement été dénoncés par la pharmacienne du village », raconte Cécile. C'était Noël. « Ma grand-mère était enceinte de six mois, elle a réussi à s'échapper, poursuit Sandra. Elle a été recueillie par une personne qui est ensuite devenue la marraine de la famille. »

« Elle ne parlait jamais de la guerre »

Juliette Alexandre, institutrice, puis professeure de lettres à Paris, avait le sens du récit. « Mais elle ne voulait jamais parler de la guerre. Elle a eu la chance de ne pas être déportée. Je crois qu'elle se sentait un peu coupable. » Juliette ne s'est décidée qu'en 1993 à raconter en détail cet épisode de Noël 1942, dans un livret tapé à la machine et dédié à ses petites filles : « Pour Cécile et Sandra, qu'elles sachent et n'oublient pas. »

La grand-mère est décédée en 2004, laissant derrière elle les traces d'un passé douloureux. Cécile et Sandra ont attendu ce jour de janvier pour pousser la porte du Mémorial de la Shoah, niché au cœur de Paris. Tous les mardis après-midi, depuis vingt ans, une équipe de bénévoles y assure une permanence pour recueillir les archives familiales.

Éliane Ungar, retraitée, est l'une de ces bénévoles. Elle accueille les deux sœurs avec des petits gâteaux et des jus de fruit. Elle écoute leur histoire, jette un œil expert sur les vieux papiers, met de côté ceux qui ont une réelle valeur historique. « Ce qui est important, c'est de savoir comment



Sandra et Cécile Amado-Fischgrund ont déposé au Mémorial de la Shoah, à Paris, les documents qui racontent la vie de leur grand-mère, née à Caen en 1920

PHOTO : DANIEL FOURAY, OUEST-FRANCE

ce Sandra. Elle réfléchit une seconde, puis lâche, les yeux embués : « En fait, la situation politique me fait peur. Je suis très touchée par la question des réfugiés. Je me dis que je suis moi-même la petite fille d'une réfugiée. Que serait-il arrivé s'il n'y avait eu personne pour l'accueillir ? »

Depuis sa création, au sortir du conflit, le centre de documentation du Mémorial de la Shoah n'a cessé de réunir des documents témoignant du sort des Juifs de France pendant la

tion des camps, alors que les survivants de la Shoah se font de moins en moins nombreux, la collecte des archives est essentielle pour sauvegarder la mémoire. « On recommande fortement aux gens d'écrire tout ce qu'ils peuvent, avant d'oublier, insiste Éliane Ungar. Il y a deux sortes de Juifs. Ceux qui ont trop parlé après la guerre et ceux qui n'ont rien dit. Dans ma famille, ils n'ont pas parlé. Mais on connaît l'histoire, parce qu'on a fait parler les papiers. »

documents qui appartenaient à leurs parents, parce qu'ils ne savent pas ce que ça deviendra après eux. »

Claire Lambea, pétillante septuagénaire, est venue déposer trois lettres qu'elle tient de sa mère, Gabrielle Jeune. Trois fragiles cartes blanches, marquées d'une belle écriture qui commence à s'effacer. Les lettres ont été adressées à Gabrielle, entre septembre et novembre 1942, par une jeune juive de ses amies, Sarah Semaya. Elles racontent la vie dans les camps de Romainville et de Dran-

ci. La jeune femme, née le 1^{er} mars 1919, a quitté Drancy pour Auschwitz le 11 novembre 1942. Les trois lettres sont tout ce qui reste de sa brève existence. C'est déjà beaucoup. « Jusqu'ici, on n'avait rien sur elle à part un nom sur un mur », explique Lior Smadja, qui s'inquiète de savoir s'il existe des photos de Sarah. « Hélas, non. »

La fille de Gabrielle Jeune a accepté de laisser les lettres au Mémorial. Elle n'en conservera qu'une copie. « Elles sont mieux ici que chez moi. J'y suis

Repères

Journée internationale

La Journée internationale à la mémoire des victimes de la Shoah se tient chaque année le 27 janvier, date anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau. À cette occasion, des commémorations et des manifestations sont organisées partout dans le monde. Pour le 75^e anniversaire de la libération des camps, les cérémonies revêtent cette année un tour particulier.

Le Mur des noms

En 2005, en même temps qu'ouvrait le Mémorial de la Shoah, était inauguré devant le bâtiment le Mur des noms sur lequel ont été gravés les noms des 76 000 Juifs, et parmi eux 11 000 enfants, déportés de France. Pour la plupart, ils ont été assassinés dans les camps d'Auschwitz-Birkenau, de Sobibor, Lublin Majdanek, Kaunas et Reval, entre 1942 et 1944. Ce mur rend une identité à des enfants, des femmes et des hommes que les nazis ont voulu éradiquer. Leurs noms gravés dans la pierre perpétuent leur souvenir. Des travaux de rénovation ont été entrepris en mai 2019. Grâce aux familles et aux archives, la rénovation complète du Mur a permis de procéder aux modifications orthographiques de 1 823 noms, 1 097 prénoms et 1 498 dates de naissance, et de rajouter 175 noms manquants en 2005 et retrouvés depuis. Ce nouveau Mur des noms sera inauguré par Emmanuel Macron aujourd'hui.



PHOTO : MIGUEL MEDINA, AFP

La voix des témoins

Pour le 75^e anniversaire de la libération des camps, le Mémorial présente une exposition autour de la figure des survivants et des témoins, dont les récits composent une mémoire qui leur survivra. L'occasion de découvrir les paroles de Primo Levi, Simone

assure une permanence pour recueillir les archives familiales.

Éliane Ungar, retraitée, est l'une de ces bénévoles. Elle accueille les deux sœurs avec des petits gâteaux et des jus de fruit. Elle écoute leur histoire, jette un œil expert sur les vieux papiers, met de côté ceux qui ont une réelle valeur historique. « **Ce qui est important, c'est de savoir comment les gens vivaient avant la guerre, d'où ils venaient, comment ils sont morts, comment ils sont revenus, comment ils ont fait pour survivre.** »

Cécile et Sandra ont estimé que le moment était venu de confier leurs documents de famille au Mémorial. « **Pourquoi maintenant ? Je ne sais pas. Peut-être parce qu'il y a de moins en moins de témoins** », avan-

garder la mémoire. « **On roman- de fortement aux gens d'écrire tout ce qu'ils peuvent, avant d'oublier, insiste Éliane Ungar. Il y a deux sortes de Juifs. Ceux qui ont trop parlé après la guerre et ceux qui n'ont rien dit. Dans ma famille, ils n'ont pas parlé. Mais on connaît l'histoire, parce qu'on a fait parler les papiers.** »

Depuis sa création, au sortir du conflit, le centre de documentation du Mémorial de la Shoah n'a cessé de réunir des documents témoignant du sort des Juifs de France pendant la Seconde Guerre mondiale. Il dispose aujourd'hui d'une collection de 350 000 images, dont 50 000 proviennent d'albums de famille. « **Les photos de famille permettent de retracer l'histoire de la déportation à partir de destins particuliers** », explique Lior Smadja, responsable de la documentation.

Soixante-quinze ans après la libéra-

tion des camps, le Mémorial présente une exposition autour de la figure des survivants et des témoins, dont les récits composent une mémoire qui leur survivra. L'occasion de découvrir les paroles de Primo Levi, Simone Veil, Elie Wiesel, Imre Kertész, Marceline Lorian-Ivens, Samuel Pisar et Aharon Appelfeld. L'exposition propose aussi une frise composée de biographies, manuscrits originaux, archives sonores et filmiques, éclairée des commentaires de ses principaux historiens, intellectuels acteurs ou analystes. Entrée libre, jusqu'au 3 janvier 2021.

Les trois dernières lettres de Sarah

Depuis quelques années, constate Lior Smadja, c'est « **la deuxième génération** » qui vient au Mémorial. « **Les enfants nous confient des**

naire, est venue déposer trois lettres qu'elle tient de sa mère, Gabrielle Jeune. Trois fragiles cartes blanches, marquées d'une belle écriture qui commence à s'effacer. Les lettres ont été adressées à Gabrielle, entre septembre et novembre 1942, par une jeune juive de ses amies, Sarah Semaya. Elles racontent la vie dans les camps de Romainville et de Drancy, où Sarah avait été enfermée après une rafle. « **La dernière lettre est très émouvante. Elle a compris qu'elle allait être déportée et qu'elle ne reviendrait pas.** »

Claire Lambea ne le savait pas, mais le nom de Sarah Semaya figure sur le mur du Mémorial où sont inscrits les 76 000 noms des Juifs déportés de France morts dans les camps.

« **Jusqu'ici, on n'avait rien sur elle à part un nom sur un mur** », explique Lior Smadja, qui s'inquiète de savoir s'il existe des photos de Sarah. « **Hélas, non.** »

La fille de Gabrielle Jeune a accepté de laisser les lettres au Mémorial. Elle n'en conservera qu'une copie. « **Elles sont mieux ici que chez moi. J'y suis attachée, parce que ça fait partie de l'histoire de ma mère et donc de la mienne. Mais je ne suis pas sûre que mes enfants leur accorderont la même importance. J'ai pensé que c'était le moment de venir déposer ces lettres, avant que ça ne parte à la poubelle.** »

Texte : Thierry RICHARD.

Photo : Daniel FOURAY.

La voix des témoins

Pour le 75^e anniversaire de la libération des camps, le Mémorial présente une exposition autour de la figure des survivants et des témoins, dont les récits composent une mémoire qui leur survivra. L'occasion de découvrir les paroles de Primo Levi, Simone Veil, Elie Wiesel, Imre Kertész, Marceline Lorian-Ivens, Samuel Pisar et Aharon Appelfeld. L'exposition propose aussi une frise composée de biographies, manuscrits originaux, archives sonores et filmiques, éclairée des commentaires de ses principaux historiens, intellectuels acteurs ou analystes. Entrée libre, jusqu'au 3 janvier 2021.

Témoignage

Joseph Weismann, le passeur de mémoire

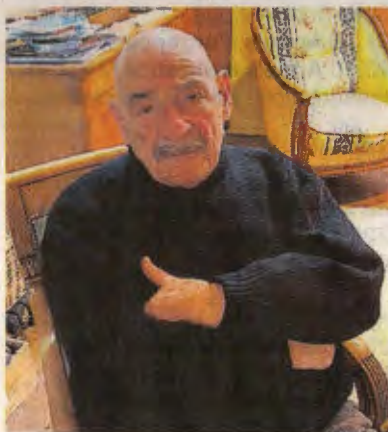
Joseph Weismann avait 11 ans lorsqu'il est embarqué avec ses parents et ses deux sœurs par les gendarmes français un 16 juillet 1942. Ils sont retenus au Vel'd'Hiv avant d'être conduits au camp de concentration de Beaune-la-Rolande dans le Loiret. Lui parvient à s'en échapper avec un autre garçon, Joseph Kogan. Ses parents et ses deux sœurs seront déportés à Auschwitz, où ils seront gazés dès leur arrivée et brûlés.

Depuis vingt ans, Joseph Weismann parcourt la France et le monde pour raconter son histoire.

« Pendant longtemps, je me suis tu. Je n'envisageais pas de raconter ma vie, le Vel'd'Hiv, ma famille disparue en déportation. Je ne me sentais pas de responsabilité vis-à-vis du passé. Et puis, un jour, Simone Veil m'a crûment reproché de ne pas remplir mon obligation envers la mémoire. J'ai réalisé que ma posture n'était pas tenable. Si nous, les survivants, ne parlions pas, dans cinquante ans, on oublierait cette période. On n'en tirerait pas les leçons.

« Mission sacrée »

J'avais 65 ans quand j'ai décidé de mener ce qui m'apparaissait désormais comme une mission sacrée.



J. Weismann : « *Le témoignage est une forme vivante de transmission.* »

PHOTO : QUEST-FRANCE

Comment ? Faire témoigner mes camarades ? Ceux qui sont encore en vie n'ont jamais voulu. Écrire un livre, faire un film ? J'ai préféré raconter mon histoire oralement. Devant des jeunes, uniquement. Je ne suis pas conférencier. C'était pénible, douloureux, d'excaver ces souvenirs enfouis. Mais je devais transmettre. Faire comprendre qu'il ne fallait pas accepter l'inacceptable. Je voulais édifier, littéralement. Pour bâtir une responsabilité, leur responsabilité. À l'époque, si chacun avait pris ses res-

ponsabilités, il n'y aurait pas eu d'holocauste.

J'ai dû faire plus de 300 interventions, en France et partout dans le monde. Le témoignage, c'est une forme vivante de transmission. Moins aride que l'Histoire. Plus accessible, car plus personnelle. Et qui laisse des traces profondes. À chaque fois, j'étais étonné de l'attention des élèves, de leur curiosité. Je sentais que cela les faisait cogiter. Qu'ils en parleraient. Ça me donnait le sentiment d'avoir accompli mon devoir.

« Une sorte de testament »

Après le film (« *La rafle* », de Roselyne Bosch, sorti en 2010 et inspiré de sa vie, NDLR), on m'a constamment sollicité pour écrire mon histoire (« *Après la rafle* », 2011, édition Michel Lafon NDLR). J'ai beaucoup hésité. Aujourd'hui j'en suis assez fier. Quand les survivants seront partis, il restera au moins ça.

Mais ce dont je suis le plus fier, c'est ce film, fait avec des élèves d'un lycée manceau (*le lycée Bellevue*, NDLR). Un véritable outil pédagogique pour les générations futures. Et pour moi, une sorte de testament de mes témoignages. >>>

Recueilli par
Olivier BOTTIN.